

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LES VEILLÉES

DU

# PÈRE BONSENS.

VOL. I.

DE TOUT UN PEU


No. 7

*Les Veillées du Père Bonsens* se vendent 3 sous par livraison. Les personnes de la campagne ou de la ville qui désireraient recevoir cette publication à domicile pourront adresser à l'éditeur propriétaire, N. AUBRY à Béloil, Comté de Verchères ou au No. 34, Rue St. Gabriel Montréal, une somme quelconque en argent ou en estampilles, et il leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce que le montant ait été épuisé. L'envoi équivaldra à un reçu. Toutes lettres, questions, suggestions, etc; destinées à l'éditeur, devront être adressées comme dessus.

La raison les offense; ils se mettent en tête  
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens.  
Si quelqu'un dessert les dents,  
C'est un sot. J'en conviens; mais qui faut-il donc faire?  
Parler de loin, ou bien se taire.

*Le bon homme LA FONTAINE.*

## NOTE DE L'ÉDITEUR.

 Le tirage des premiers numéros des *Veillées* ayant été épuisé, plusieurs personnes qui en avaient demandé la collection complète n'ont pu les recevoir. Nous les prévenons, ainsi que celles qui désireraient souscrire, que nous en avons fait ré-imprimer une nouvelle édition, et que nous sommes maintenant en mesure de les leur fournir. Néanmoins, il est désirable que les amis de notre publication nous fassent connaître, au plus tôt, le nombre d'exemplaires qu'ils peuvent placer dans leur voisinage, afin que nous puissions régler en conséquence la quantité de copies à faire imprimer pour les livraisons futures. L'éditeur saisit cette occasion de remercier le public de

l'accueil fait à sa publication, la presse amie, de ses flatteuses paroles, l'autre de son silence.

## Quatrième Entretien.

Où Mademoiselle Jacqueline fait ses propriétés.—Où monsieur son frère lui dévoile le secret de son bonheur.—Où il raconte comment il a passé pour fou à cause d'un petit coin de poésie qu'il a dans le cœur. Où paraît pour la première fois Monsieur l'ingénieur qui donne à Mademoiselle Jacqueline une leçon de français à pure perte, et reçoit en échange une leçon de politique des élèves du père Bonsens.—Où celui-ci trace à grands traits l'histoire que nous avons passé pour l'appliquer au présent; et parle des chinois.—Où l'on discute les droits des représentants du peuple, enfin où le lecteur trouvera d'autres choses qu'il est inutile de lui dire d'avance.

Bonsens compte quelques piles d'écus qu'il ramasse et donne à sa sœur qui va en mettre une partie dans une bourse de cuir déposée au fond d'une huche; une autre dans un bas de laine qu'elle fourre dans sa paillasse, et glisse le reste dans une grande poche suspendue sous son tablier, après quoi Mademoiselle Jacqueline range les meubles sur lesquels elle passe un vieux linge, au moins pour la dixième fois depuis le matin; car quand la bonne ménagère a fini, tout l'ouvrage indispensable, elle sait encore s'en donner de superflu, en frottant les tables, les chaises, les commodes qui, depuis longtemps, ont perdu le vernis posé par l'ouvrier des mains duquel ils sont sortis, mais qu'à remplacé le vernis plus brillant que lui a donné le travail journalier de l'active sœur et amie de notre hôte. Tout en époussetant, en frottant,

en changeant chaque chose de place, mademoiselle Jacqueline parle, tantôt à ses chaises, tantôt à son frère, tantôt à elle-même, ce qui produit à peu près le même effet : car elle trouve ordinairement le moyen de faire les questions, les réponses, et les réflexions que ses paroles pourraient inspirer à ceux qui les entendraient. Aussi, la bonne Jacqueline ne s'ennuie-t-elle jamais ; et cela se comprend, puisqu'elle se tient lieu tour à tour d'interlocuteur et d'auditeur. Si elle veut parler, elle s'écoute elle-même ; si elle veut écouter, elle se parle et se répond.

*Jacqueline.*—Je ne sais pas comment cela se fait, mais cinq minutes après que j'ai tout nettoyé, mes meubles sont encore couverts de poussière. Voilà une table qui était comme un miroir ce matin, et maintenant on peut presque écrire dessus. Il faut décidément que ce commerce-là finisse, et Bonsens s'arrangera comme il pourra. Quant à moi, je n'y puis plus résister. Il faut que toutes ces visites d'hommes cessent, ou que mon frère cherche quelqu'autre personne pour tenir sa maison. Voyez donc ce plancher ! Qui dirait que j'ai fait laver ça pas plus tard que samedi. Il était jaune comme du safran, propre comme un œuf, et le voilà déjà couvert de plaques de graisse et de jus de tabac ; et puis, si j'allais demander à ces gens-là une brique de savon, ils m'enverraient bien vite sous le four ! Ça croit que je n'ai que ça à faire, à veiller à mes planchers ! Il faut que ça finisse ! Et ce vieux fou de Bonsens qui est là encore, le nez dans ses gazettes. Il est heureux. Il ne pense pas à tous les malheurs qui pourraient nous arriver, et qui nous pendent au bout du nez ; car enfin, dans ce monde, il n'y en a pas beaucoup qui n'aient pas à se plaindre. On en voit qui ont de l'argent à remuer à la pelle, et qui se rendent malheureux à vouloir s'en procurer davantage, tandis que d'autres sont toujours prêts à crever de froid ou de faim. Moi, par exemple, je ne manque de rien, c'est vrai, mais ça n'empêche pas que je suis malheureuse comme les pierres. Rien ne va à ma guise ; et quand je vois comment la jeunesse d'aujourd'hui se comporte, je pourrais en mourir de honte pour elle. Je pourrais bien, moi aussi, avoir des chevaux, des voitures, des belles maisons, et des parasols, et me ren-

dre encore plus malheureuse, mais je me fais une raison. Après tout, ce n'est pas tout ça qui fait le bonheur... Allons, voilà encore une chaise qui a une patte cassée ! Je crois bien ! ces hommes, ça se balance dessus comme si c'était de fer. J'en grille de rage, et surtout, ce qui me dépite le plus, c'est de voir ce Bonsens qui ne s'occupe de rien. On peut tout briser, tout casser chez lui, il n'y a pas de danger qu'il dise un mot. Il est toujours content, et pourtant, je vous demande ce qui peut le rendre si satisfait. Il commence à être sur l'âge ; dans ce tems-là, on ne peut plus plaire, et quel plaisir peut-on alors avoir à vivre ? Ça me passe, ça me passe !

*Bonsens.*—Ma chère Jacqueline, tu te demandes comment je ne me trouve pas malheureux ? Il me semble que je ne serais guère excusable si je ne me sentais pas comblé de bonheur, au moins du bonheur comme je le comprends, et comme on peut presque toujours se le procurer, si la bonne providence nous accorde la santé. Moi, vois-tu, Jacqueline, je suis heureux de voir, de respirer, de marcher, de me reposer, de sentir que je vis. Je suis heureux, le printemps, quand je vois les plantes renaître, les animaux s'abattre dans les prairies, quand j'entends les oiseaux chanter, que je les vois voltiger gaîment de branche en branche ; ils me semblent heureux, et pourtant ils ne sauraient l'être autant que moi, puisqu'ils ne peuvent peut-être pas raisonner leur bonheur. Je suis heureux l'été, quand je vois les champs que nous avons ensemencés se couvrir d'une épaisse verdure qui nous promet l'abondance pour l'automne. Je suis heureux quand je vois, l'automne, tout le monde activement occupé à récolter ces produits que l'homme a su découvrir éparpillés sur la terre, mais qu'il a réunis autour de lui pour les avoir sous la main. Je suis heureux quand je vois chaque jour quelque nouvel et ingénieux instrument diminuer le labeur de l'homme, hâter ses résultats, et permettre aux travailleurs de consacrer plus de tems au repos et à la pensée. Je suis heureux même l'hiver, lorsque la neige poussée par la tempête vient battre mes vitraux, et me fait trouver si bon le voisinage de mon poêle. Je suis heureux, parcequ'alors, je vois la nature se reposer, et que la blanche couverture sous laquelle la

terre se cache et s'abrite, va lui redonner une nouvelle fécondité. Une seule chose peut alors m'attrister, ma sœur; c'est, tu le sais, la pensée qu'il est des déshérités que je ne puis secourir. Et pourtant, si les hommes le voulaient bien résolument, il n'y aurait pas autant de souffrance. Je suis heureux, ma sœur, parceque personne ne peut rien m'commander, parceque de bonne heure, j'ai congédié le démon de l'ambition dont j'ai compris à tems le néant déplorable. J'ai vu dans le cours de ma vie bien des hommes qui se sont beaucoup remués, qui ont troublé la tranquillité de leur entourage, et dont on ne parlait plus dès qu'avait cessé le bruit de leurs funérailles et malheureusement ceux dont on parlait le plus n'étaient souvent pas ceux qui avaient fait le plus de bien à leurs semblables. Enfin je suis heureux, parceque j'admire ce magnifique univers qui nous entoure et que je sens que j'en fais partie, que j'y joue mon rôle comme la fourmi, comme le papillon, comme la mouche à miel, selon les forces et l'intelligence que Dieu m'a données; je suis heureux en un mot par le spectacle de tout ce que je vois de bon et de beau dans ce qui nous entoure, dans les œuvres du créateur que je remercie et dans celles de l'homme que j'étudie.

*Jacqueline.*—Mon pauvre frère, je ne te comprends plus. Tu t'extasies devant des choses qu'on voit tous les jours. Tu vas passer des grosses heures à regarder un pommier, un sapin, un nid de fourmis, comme s'il y avait quelque chose de beau dans tout ça! Moi, ce que je trouve de plus beau, c'est une boutique de meublier avec de beaux sofas, des tables, des commodes luisantes; aussi des magasins de tapis et de rideaux; mais ce qui me comble par dessus tout, c'est une boutique d'apothicaire de la ville avec de grosses fioles d'eaux de toutes les couleurs et de toutes les senteurs. Parlez-moi de ça au moins. C'est joli; ça sent bon, ça se comprend enfin, au lieu de tes goûts ridicules pour des absurdités comme tes montagnes qu'on se fatigue à monter, de tes champs pleins de trous où l'on se tord les pieds, de tes bois, où l'on se déchire la peau, et de ta rivière où je ne vais jamais sans attraper un rhume de cerveau. Parlez-moi encore d'une belle batterie de cuisine

bien luisante, ou d'un perron fraîchement lavé?

*Bonsens.*—Que veux-tu, ma bonne Jacqueline; chacun a son goût, et je pense en fin de compte qu'il est fort heureux que tout le monde ne s'accorde pas sur les mêmes choses; car, dans notre univers si varié, il y en aurait trop de négligées. Tiens, ça me rappelle un voyage que je fis une fois dans le nord où j'allais faire couper du bois. Un jour nous avions, mes hommes et moi, péniblement gravi les flancs d'une montagne escarpée, mais très pittoresque, et nous étions arrivés au sommet d'où je pouvais découvrir une belle vallée dont le milieu se trouvait marqué par un lac d'un bleu magnifique, dans lequel de grands pins penchés semblaient baigner leurs pieds et se mirer. Vis-à-vis de nous était une autre montagne dont le sommet violâtre se perdait dans des nuages roses qui semblaient faits pour les ébats de jolis anges aux ailes blanches. Je n'ai pas vu d'anges, mais enfin ils auraient pu y être. Je me sentais tout ragailardi à cette vue, et je ne pus m'empêcher de m'écrier: « Dieu! que c'est beau! »

*Jacqueline.*—Mon pauvre Bonsens, je te crois. De tout tems, tu as eu de ces admirations inexplicables pour des riens. Je t'ai vu la bouche toute grande ouverte, regarder des champignons qui sont de la poison toute pure.

*Bonsens.*—Mes hommes abattirent quelques branches pour faire un abri, ramassèrent des rameaux secs pour faire du feu et préparer notre repas. Pendant ce tems je me couchai sur la mousse desséchée, et je m'assoupis bientôt à demi. Je fus après quelques tems réveillé par la conversation animée de mes compagnons de voyage.—« Je crois bien, disait l'un, que nous allons être obligés de nous en aller sans rien faire. Notre pauvre bourgeois a perdu la cervelle. Il dit que c'est beau par ici, et il n'y a que des arbres tombés, des grosses roches et des souches!—Oui, dit un second. Il faut que ce soit la fatigue qui lui ait dérangé l'esprit.—Non, dit l'autre, il aura perdu de l'argent.—Je pense, répartit un troisième, que c'est le soleil d'hier! » Ainsi tu vois, Jacqueline, que tous s'accordaient à me croire fou. Ils différaient seulement sur les causes de ce malheur! Et pourtant, tous, pouvaient comme moi, voir ces beautés

splendides qui faisaient mon admiration, et qui ne leur donnaient ni surprise ni plaisir. D'où je conclus, ma chère sœur, que le beau comme le bonheur sont en nous-mêmes, et que ceux qui en sont privés ne veulent ou ne savent pas en jouir. Il est des gens qui, au milieu des merveilles de la nature demeurent froids; d'autres qui, avec tout ce qu'il faut pour être heureux et même pour faire le bonheur des autres passent leur vie à gémir, renfermés dans leur haine pour tout ce qui n'est pas eux-mêmes, et laissent glacer leur âme dans un froid égoïsme. Il faut les plaindre, ma sœur, car ils sont bien véritablement malheureux dans leurs ténèbres et dans leur fiel.

Pendant que monsieur Bonsens et sa sœur, mademoiselle Jacqueline, se livraient à cette dissertation philosophique sur le bon et le beau, plusieurs de nos anciennes connaissances étaient entrées et avaient pris leur place ordinaire. Au moment où notre hôte, finissant la phrase que nous avons rapportée, paraissait derrière la porte entr'ouverte une physionomie nouvelle. C'était un petit homme court et gros, à l'air pompeux, aux cheveux repoussés en arrière, à la mine satisfaite. Il semblait examiner toute la compagnie avant de se décider à entrer, soit pour peser s'il n'allait point se compromettre, soit pour se donner le tems de préparer des paroles propres à produire un effet convenable, et à donner une idée suffisamment imposante de leur auteur.

*Jacqueline.*—Eh! si je ne me trompe, c'est monsieur Flagellant, notre ancien maître d'école, aujourd'hui inspecteur, ma sœur! Eh! entrez donc, vous êtes en tournée sans doute. Bien aise de vous voir. Depuis que vous êtes monté dans les dignités, on ne vous aperçoit plus. Mais entrez donc, et décapotez vous pour vous réchauffer.

*Flagellant*, entrant et se laissant déshabiller :—Ah mademoiselle Jacqueline, vous êtes heureuse de ne pas fréquenter l'école aujourd'hui, car je vous réprimanderais. Décapoter n'est pas français. On dit bien décapiter, mais je ne crois pas qu'on trouve décapoter dans le dictionnaire.

*Bonsens.*—Espérons pourtant que décapoter restera canadien, mais que décapiter ne le deviendra jamais.

*Flagellant.*—Voyez-vous; moi, je veux m'appliquer à élaguer de votre langage populaire tout ce qui n'est pas du français pur, et je me flatte que vous ne m'entendrez jamais prononcer un seul mot qui ne soit strictement accepté par l'academie de Paris. J'aurai de la peine à accomplir mon œuvre, mais avec une persévérante persévérance, je réussirai à faire parler français, ou j'y perdrai mon latin.

*Jacqueline.*—Eh! mon Dieu, vous le perdrez avec moi, j'en suis sûre. Je parle à la bonne franquette, et pourvu qu'on me comprenne, c'est l'essentiel. Ça fera bien peut-être avec les jeunes qui veulent faire les sucrées; mais pour nous autres, c'est trop tard. A présent que vous êtes décapotez, non, décapité, je veux dire, tenez, passez de l'autre côté du poêle, il y a le vieux fauteuil qui vous tend les bras sans cérémonie, profitez-en.

*Flagellant.*—J'espère que je ne dérange personne. Bonjour, monsieur Bonsens, bonjour, mademoiselle sa sœur, bonjour la multitude. J'étais en voyage, et me proposais de poursuivre m'a pérégrination, lorsqu'un tems véritablement innavigable y a introduit une suspension inexpugnable. Mais comment vous portez-vous, mon cher monsieur Bonsens, toujours frais et dispos pour votre âge, j'espère?

*Bonsens.*—Ma santé est très bonne, Dieu merci, et la vôtre...

*Flagellant.*—Analogue! analogue!

*Quenoche à Pétrus.*—T'en viens-tu, Pétrus, et toi Jérémie, veux-tu venir rachever la veillée à la maison. Peut-être que nous dérangeons monsieur Bonsens, et...

*Flagellant.*—Permettez; on ne dit pas rachever; on dit bien racheter, mais racheter n'est pas français et...

*Quenoche.*—Venez avec qu'à voir! Comment! vous dites qu'on ne dit pas ça. Vous voyez bien qu'on le dit, puisqu'on le dit. Est-il fou cet ancien maître d'école? On s'en va, hein, Jérémie? Et toi, Jean-Claude, et vous François?

*Pétrus.*—J'étais venu pour demander à Monsieur Bonsens ce qu'il pense des affaires publiques dans ce moment-ci. J'ai été à la ville ces jours derniers, et on commence à parler d'élections. J'aimerais bien à savoir tout ce qui concerne la confédération, parceque là-des-

sus je n'ai pas encore pu former d'opinion. Nous sommes tirillés par les uns, par les autres, et je ne sais trop qu'en penser. Il y a, ce me semble, du bon ; il y a aussi du mauvais, enfin j'ai besoin, pour m'éclaircir là-dessus, de savoir ce qu'en pense notre vieil ami ; mais si ça dérange monsieur l'inspecteur, je reviendrai un autre soir.

*Flagellant.*—Me déranger ! bien au contraire. Il n'est rien que j'aime tant qu'une discussion politique ; et quant à la confédération, je connais ça de fond en comble, et je puis vous éclairer là-dessus comme si je l'avais inventée moi-même.

*Pétrus.*—Faites excuse, monsieur l'inspecteur ; j'écouterai bien ce que vous pourrez avoir à me dire sur ce sujet. Mais, voyez-vous, depuis quelques tems, nous avons pour habitude de venir jaser ensemble sur ce qui se passe, et quand chacun a dit son mot, c'est toujours ce qui vient du père Bonsens qui nous paraît le plus clair et le plus juste. Sans vous offenser donc...

*Flagellant.*—M'offenser ! bien au contraire. Je serais flatté de vous éclairer sur ce point. Je ne connais pas quelle est l'opinion de Monsieur Bonsens sur ce point, mais je suis plus que certain que quand j'aurai exposé les vues du gouvernement sur ce point, mon ancien ami Bonsens pensera comme moi et vous autres aussi, j'en suis sûr ; car il faut que vous sachiez que l'administration s'attend sur ce point à voir tous les fonctionnaires publics faire une propagande zélée par tout le pays en faveur de sa mesure favorite.

*Jean-Claude.*—Eh ! je croyais que le peuple vous payait pour examiner les écoles ; pour voir si les commissaires et les maîtres font bien leur devoir ; mais au lieu de cela vous sortez de votre ouvrage pour soutenir le gouvernement !

*Flagellant.*—Je vous ferai, s'il vous plaît, observer, mon brave homme, d'abord, que ce n'est pas le peuple qui me paie, mais le gouvernement ; et que, par conséquent, puisque c'est le gouvernement qui paie, il a le droit de me commander ce qui lui plaît et il ne me reste qu'à obéir.

*Jérémie.*—Il pourrait bien avoir raison.

*Jean-Claude.*—A d'autres ! monsieur Bonsens nous a bien fait comprendre que tout l'argent qui se paie vient de

nous autres, du peuple, et que par conséquent, personne n'a le droit de le détourner de sa destination. On a mis de côté tant par année pour faire surveiller les écoles ; si on emploie un seul sou ou une seule journée d'un inspecteur à d'autre ouvrage, le peuple est volé d'autant.

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir ! C'est toujours beau de parler comme ça de choses et d'autres, quand on a quelqu'un pour nous remettre de tems en tems sur le droit chemin. Il n'y a pas deux mois, nous étions quatre ou cinq gros épais, au moins je parle pour moi, qui pensions qu'il était la reine qui payait toutes les dépenses du gouvernement, et que les officiers publics étaient nommés pour nous commander. Mais déjà nous comprenons, clair comme la lumière du grand jour, que s'il se gaspille un sou inutilement, c'est nous à la fin qui le payons ; nous comprenons que ça ne peut pas être d'autres que ceux qui travaillent qui peuvent payer. Et voilà mon ami Jean-Claude qui, comme moi, ne pouvait, il n'y a pas long-tems, qu'ouvrir de grands yeux quand on parlait de politique. Eh bien il peut déjà montrer à un inspecteur d'école qu'il est un serviteur public et non pas un maître. Et tout ça, sans employer des grands mots de dictionnaires ! Ainsi, monsieur Flagellant, pour ma part, je n'ai pas d'objection à vous entendre comme ami, comme ancien paroissien, mais pas comme domestique du gouvernement.

*Flagellant.*—Tudieu ! comme cela se permet de raisonner ! Où diable la logique et les syllogismes vont-ils se nicher ? Mais enfin, mes braves amis, il ne s'agit pas de cela. Puisque vous m'avez demandé mon opinion sur la confédération, je vais vous satisfaire.

*Pétrus.*—Faites excuse, c'est l'opinion de Monsieur Bonsens que je demandais ; mais enfin, marchez toujours, nous verrons ce qu'il faut en dire, et nous prendrons ce qui nous paraîtra raisonnable. Qui n'entend qu'une cruche, n'entend qu'un son, comme dit le proverbe.

*Flagellant.*—Hum, hum ! Notre malheureux pays était livré depuis des années à des discussions intestines. Le gouvernement était devenu impossible. Les partis étaient tellement excités les uns contre les autres qu'il n'y avait plus moyen de faire marcher les affaires. Les chambres étaient divisées en deux moi-

tiés presque égales : un jour l'une avait la prépondérance ; le lendemain c'était l'autre. Le Haut-Canada qui a une plus grande population que le Bas et qui, par conséquent contribuait plus que nous au trésor public, se plaignait depuis long-tems de ne pas être représenté à la chambre dans la proportion à laquelle il avait droit.

*Quenoche.*—Attendez. Est-ce vrai, ça, monsieur Bonsens ?

*Bonsens.*—Oui.

*Quenoche.*—Bon ! continuez, monsieur l'inspecteur.

*Flagellant.*—Affligés de cet état de choses qui ne faisait qu'empirer tous les jours, des hommes d'Etat, mus par le plus pur patriotisme, ont résolu de faire cesser un chaos aussi déplorable et de se sacrifier pour l'amour de la patrie. Ils se sont réunis un jour, et ont déclaré qu'il fallait changer le gouvernement, réunir toutes les provinces d'Amérique appartenant à la Grande-Bretagne sous un seul nom, et les faire gouverner par une législature et une administration centrales qui seraient nommées par les diverses provinces en proportion de leur population.

*Jean-Clàude.*—Est-ce vrai, cela, monsieur Bonsens ?

*Bonsens.*—Oui.

*Jean-Clàude.*—Continuez alors, monsieur l'inspecteur.

*Flagellant.*—Hurra ! où en étais-je ? Ah ! à la représentation basée sur la population... non je me trompe, nos hommes d'Etat ne peuvent pas accorder cela... à une législature en proportion des populations respectives des provinces qui les nomment. C'est cela. Or vous comprenez, écoutez moi bien, vous comprenez que nous aurons des législatures locales où nous conduirons nos affaires comme nous l'entendrons. Et la grande législature qui mènera les grandes affaires va nous rendre plus riches, plus forts, plus respectables. Nous aurons une nationalité nouvelle dont nous aurons lieu d'être fiers. Enfin, tous les hommes bien pensants et sensés comprennent que la confédération est le seul moyen de sortir de l'embarras où nous sommes, et tous les bons canadiens doivent se rallier autour du gouvernement qui a su imaginer une aussi belle combinaison. Car, environnés comme nous le sommes d'un

côté par la solitude, de l'autre par des voisins puissants, comment pourrions-nous leur résister, si nous ne nous réunissions pas tous sous un seul drapeau, sous un seul commandement. Il me semble que ce sont des choses si simples, si évidentes, que personne ne saurait les révoquer en doute. Je suis heureux de voir qu'un homme aussi respectable et aussi intelligent que mon ancien ami, Monsieur Bonsens, entretienne sur ce sujet les mêmes idées que moi. Ce m'est un gage sûr de l'unanimité qui régnera parmi notre population, si jamais elle est appelée à se prononcer là-dessus, ce qui du reste, je pense, serait inutile. Acceptez donc mes remerciements pour l'accueil flatteur que vous avez bien voulu faire à mes modestes explications, et mes félicitations sur l'heureux accord que je vois parmi vous.

*Pétrus.*—Est-il vrai, Monsieur Bonsens, que vous approuvez tout ce que nous venons d'entendre. S'il en est de même, je ne comprends pas pourquoi toutes les gazettes se chamaillent depuis si long-tems à propos de cela ; mais j'ai peine à croire que monsieur l'inspecteur nous ait tout dit.

*Quenoche.*—Oui, j'ai hâte de savoir ce que pense monsieur Bonsens de tout ce beau tripotage.

*Androche.*—Et moi aussi donc. Il me semble qu'il doit y avoir quelque micamant que nous ne connaissons pas.

*Jérémie.*—Quelque manigance pour nous tirer de l'argent et nous appauvrir encore.

*Bonsens.*—Il y a du vrai, mes bons amis, dans ce que nous a dit monsieur Flagellant ; mais je crois qu'il ne nous a pas dit toute la vérité. Aussi vais-je essayer de vous dire ce qu'il peut, selon moi, du moins, avoir oublié. Vous savez tous que le Canada fut découvert et d'abord établi par la France qui fut ainsi notre première mère. Vous le sentez bien encore, puisque, lorsqu'il vient aujourd'hui parmi nous, après plus de cent ans de domination étrangère, des hommes de ce pays là, vous dites : Eh ! voilà de nos gens ! chose que vous ne direz probablement jamais de ceux qui nous arrivent de la terre qui est notre nouvelle propriété. La France était, il y a cent ans, gouvernée par des rois et des courtisans plongés dans les vices les plus dé-

goûtants. Ils avaient plus à cœur les préparatifs d'une débauche que la dignité de leur pays ! aussi, la guerre qui nous arracha de leur proiection fut-elle regardée par ces princes abâtardis comme un heureux événement qui les débarrassait de beaucoup de soucis. Pourtant, les braves qui, en petit nombre, défendaient la colonie, firent-ils une si bonne résistance, qu'ils obtinrent pour nous une capitulation, c'est-à-dire une convention, un accord par lequel l'Angleterre s'engageait solennellement à nous laisser la jouissance paisible de nos institutions et de notre langue.

*Pétrus.*—Et l'Angleterre a-t-elle fidèlement observé le traité ?

*Bonsens.*—Aussi bien que l'on observe ordinairement les traités, c'est-à-dire aussi long-tems qu'on ne trouve pas un intérêt suffisant à les rompre, ou qu'on ne croit pas pouvoir le faire impunément. L'Angleterre, il faut en toute justice l'avouer, nous donna des institutions plus libres que celles que nous aurions vues peut-être sous la France d'alors, ou sous celle d'aujourd'hui ; mais vous savez, le pain noir de la maison paternelle a meilleur goût que le pain blanc de l'étranger. L'Angleterre, effrayée peut-être de la lutte victorieuse qu'avaient faite contre elle ses propres colonies, qui sont aujourd'hui devenues cette imposante nation qu'on appelle déjà l'Amérique, comme si le continent qui porte ce nom devait un jour lui appartenir tout entier, l'Angleterre nous donna une constitution représentative, mais en prenant secrètement les mesures nécessaires pour conserver à ses propres enfants la part du lion dans les places et dans l'influence. C'est naturel, et par conséquent il ne faut pas s'en étonner. Cette conduite excita du mécontentement chez les hommes au cœur patriote qui, au prix de leur repos, de leur liberté, puis enfin même de leur vie, entreprirent d'obtenir justice et le respect des traités.

*Pétrus.*—Les canadiens d'alors luttèrent donc bravement pour notre nationalité ?

*Bonsens.*—Ils ne parlaient pas tant de nationalité qu'on le fait aujourd'hui ; mais par là même ils faisaient respecter la nôtre davantage. Nos pères voulaient la liberté pour tout le monde afin d'en avoir leur part ; ainsi c'est notre ancienne législation qui, la première peut-être,

accorda aux juifs, comme citoyens, les mêmes droits qu'aux hommes des autres origines. L'Angleterre, qui se prétend à la tête de la civilisation, n'en a pas fait autant jusqu'à présent.

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir ! Les anglais se croient pourtant d'une race supérieure !

*Bonsens.*—Mon brave Quenoche, ils font fort bien de le dire ; sans cela, peut-être que personne ne s'en douterait. Pourtant il faut convenir que les anglais ont beaucoup de mérite, un grand mérite, c'est de vouloir la liberté pour eux-mêmes ; mais à côté de cela, ils ont un bien grand tort, c'est de ne pas la vouloir pour les autres. C'est cette singularité manie qui a occasionné bien des guerres et bien des maux dans le monde. Ainsi par exemple, l'Angleterre a posé en principe qu'il faut aux nations la liberté du commerce. Ça paraît assez joli à dire, mais l'application n'en est pas aussi agréable, comme vous allez voir. Il est dans le monde une drogue qui, prise en petite quantité, produit des effets merveilleux ; elle calme les douleurs les plus atroces, et a d'autres vertus que le docteur Boudin nous expliquerait, s'il était ici. C'est ce qu'on appelle l'opium. Il est des gens qui, pour s'évyrer, mangent ou fument cette vilaine drogue-là qui, pour eux, devient pire que le whisky pour nous. Ceux qui en font usage s'abrutissent même plus encore que nos ivrognes. Il paraît que les Chinois, un peuple qui habite l'autre côté de la terre, au dessous de nous.....

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir ! Comment ! ces chinois-là vivent sous la terre comme des mulots.

*Flagellant.*—Quelle ignorance profonde et déplorable ! apprenez, mon ami, que notre globe est sphérique et...

*Quenoche.*—Tout beau, monsieur le magister, si vous m'insultez, je vais vous répondre avec ce rondin, et on verra qui en saura le plus de nous deux à la fin.

*Bonsens.*—Tiens-toi tranquille, mon brave Quenoche. Monsieur ne veut pas t'insulter, j'en suis sûr. Vois-tu, la terre est ronde, et nous sommes dessus comme des mouches autour d'une grosse boule. On appelle en bas ce qui est au-dessous des pattes, en haut ce qui est au-dessus de la tête.

*Quenoche.*—Merci, monsieur Bonsens. Je comprends ça. Ainsi nous sommes



d'un côté de la boule de la terre, et les chinois sont les gens qui demeurent de l'autre ?

*Bonsens.*—C'est cela. Eh bien ! ce peuple très nombreux et très ancien, s'était adonné à l'abominable passion de manger de l'opium, à un tel point que son gouvernement s'en alarma. Son empereur défendit l'importation de l'opium, dans ses états sous des peines sévères. Or c'était l'Angleterre qui tirait cette drogue-là de l'Inde qu'elle possède, et elle y faisait de gros profits. Elle déclara donc que l'empereur des chinois était un scélérat de gêner ainsi la liberté du commerce, et lui fit une guerre affreuse à la suite de laquelle il fut obligé de laisser ses sujets se livrer plus que jamais à leur abrutissante ivrognerie. Voilà comment, au nom séduisant de la liberté, l'on commet quelquefois d'atroces tyrannies.

*Pétrus.*—Comme cela, monsieur Bonsens, il paraît que ce qui peut-être bon pour les uns ne vaut rien pour les autres. Ainsi le commerce libre fait du bien à l'Angleterre qui vend de l'opium, mais qui n'en mange pas, tandis qu'il fait du tort aux Chinois qui n'en cultivent pas, mais qui en mangent. Je comprends ça, chaque pays doit avoir une politique qui convienne à ses intérêts.

*Bonsens.*—Justement. Mais pour en revenir à nous autres, les troubles de mil huit cent trente-sept avaient été causés par les tories d'alors qui nous appelaient des ignorants canadiens, mais qui nous empêchaient de nous instruire : car il faut que vous sachiez que notre ancienne Chambre d'Assemblée votait de l'argent pour les écoles, et que le gouvernement, par le moyen du Conseil Législatif, qu'il nommait lui-même, rejetait toujours ces lois-là. C'était, comme vous voyez, une manière d'interpréter et d'exécuter le traité. L'Angleterre s'était engagée à nous permettre de parler notre langue, mais elle n'avait pas promis de nous laisser apprendre à l'écrire. Bref, vous savez l'histoire de ces tords-là qui furent suivis de persécutions, et enfin de l'union des deux Canadas avec une représentation égale dans les chambres, quoique le Bas-Canada eût une population plus nombreuse que le Haut et n'eût pas un sou de dette, tandis que le Haut devait une somme que ses créanciers avaient grand peur de perdre. Il serait

trop long de vous expliquer comment il se fit que des hommes influents du Bas-Canada crurent devoir accepter cette injustice sous le prétexte très mal fondé que s'ils s'y soumettaient, alors les autres leur rendraient la pareille, si jamais ils devenaient eux-mêmes en majorité. C'était une grande déception comme vous devez bien penser, car on ne peut pas dire à un voisin : Il est juste que tu sois aujourd'hui un nigand, puisque moi-même je l'ai été hier. Mais enfin on sortait d'une révolution sanglante, et l'on ne voulait peut-être pas en risquer une seconde.

*Pétrus.*—Mais monsieur Bonsens, j'ai entendu dire souvent que l'Union nous a sauvés. On a donc bien fait de l'accepter ?

*Bonsens.*—Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, mais cela ne servirait pas à grand'chose, puisque ce qui est fait est fait, et qu'on ne peut pas recommencer les vingt-cinq ans qui sont écoulés. Tout le profit qu'on pourrait en tirer serait une leçon pour l'avenir, et c'est justement ce qu'on oublie de faire. Je crois que nos hommes politiques pour la simple gloriole de conserver le pouvoir ont entrepris de changer, sans nécessité, et sans en avoir bien clairement l'autorisation, toute notre organisation et notre forme de gouvernement.

*Flayellant.*—Comment ! monsieur Bonsens, allez-vous mettre en doute le pouvoir de nos représentants ? Mais, c'est de la démagogie toute pure que vous nous débitez-là ! Je ne puis croire à tant de déloyale audace de votre part !

*Bonsens.*—Doucement, monsieur l'inspecteur, tâchons de raisonner un peu, et de ne pas nous dire de gros mots. Supposons un instant que le peuple se fût mis dans la tête tout-à-coup de dire que la constitution ne vaut rien, de faire des assemblées pour déclarer qu'il faut la changer, et cesser de s'y conformer, le gouvernement eût certainement fait arrêter, emprisonner les meneurs d'un pareil mouvement, et si par hasard ils eussent résisté on leur aurait fait leur procès, et on les aurait probablement bel et bien pendus. Je ne dis pas si on eût bien ou mal fait d'en agir ainsi avec des gens qui eussent voulu troubler la paix publique, et changer ainsi les destinées d'un pays.

(A Continuer.)